

Séminaire de préparation – Mardi 30 juin 2020

L'Éthique de la psychanalyse

Leçon 23 Valentin Nusinovici – Discutante Virginia Hasenbalg.

Texte

La visée principale de la leçon est à mon sens de rendre compte du « surgissement » de l'image d'Antigone, cette image dont « l'éclat fascinant » est resté, dit Lacan, « un mystère inarticulé », dont la beauté « a arrêté l'analyse ». Il s'agit d'en rendre compte en termes de structure.

Ektos Atas (en dehors de l'*Atè*) Lacan prend appui sur ces mots du Chœur. *Atè*, qui va scander la leçon, il ne faudrait pas, avait-il dit, le traduire par malheur. Il parlera à la fin de cette leçon du malheur de ceux qui sont pris « dans le jeu cruel des dieux ».

Atè, Lacan en fait la limite, la limite « vers laquelle son désir pousse Antigone », « autour de laquelle se joue ce qu'elle veut », « au-delà de laquelle la vie humaine ne peut passer qu'un temps très court », « au-delà de laquelle est le bien d'Antigone ». La limite qu'elle franchit. Comme les autres héros tragiques elle est « hors-limite », « à bout de course », forcément « isolée ».

« Limite », et aussi « surface », plus rare dans la leçon, disent que l'enjeu est topologique.

Vous l'avez vu, la leçon est bilingue. Étant ignorant du grec, je suppose qu'on me l'a confiée pour qu'il n'y ait pas de disputes savantes sur le texte de Sophocle. Ce ne sera pas le cas. J'ai quand même demandé à Anne Videau quelques précisions et je la remercie.

Pour rendre les auditeurs plus sensibles à sa recherche, Lacan propose un modèle : une anamorphose dite « en miroir » déjà présentée le 3 février (p. 222).

Son dispositif : un miroir cylindrique central posé au centre d'une surface sur laquelle il y a une « superposition de trames, d'images » (le 3 février il disait : « de lignes inintelligibles » ce qui évoque une écriture). Ces trames, ces lignes illisibles produisent sur le miroir une image, en l'occurrence celle de l'Érection de la Croix de Rubens, Lacan comparant la Passion d'Antigone à celle de Christ (on peut voir cette anamorphose sur Internet).

Ayant exposé le dispositif, il demande : « quelle est la surface qui fait apparaître cette image de la Passion d'Antigone ? »

Lacan s'arrête sur deux mots qui commencent par *Auto* et que le Chœur applique à Antigone. D'abord *Autognothos* : qui juge et décide par soi-même. C'est bien la position d'Antigone : au premier dialogue avec Ismène, à l'entrée de la pièce elle affirme qu'elle a décidé d'enterrer son frère. Mais Lacan nous fait interroger le « par soi-même » en invitant à l'entendre en résonance avec le *Gnothi séauton*, le « Connais-toi toi-même » de l'oracle de Delphes, qui n'est pas, on peut le dire, un enseignement de la psychanalyse.

En ce point Lacan dit : « ici je vous arrête sur quelque chose ». Il s'agit de « l'humanisme » qui serait celui de Sophocle et qui le distinguerait des deux autres grands tragiques. « On y voit je ne sais quel parent de l'humanisme, dit Lacan, je veux bien, cela donnerait un nouveau sens au mot ». On peut entendre : cela irait contre les « humanistes » modernes, Sartre étant, je suppose, particulièrement visé. « Pour nous, dit Lacan, l'homme est en train de se décomposer par l'effet

d'une analyse spectrale ». Il va donc se livrer à une analyse structurale, partant de sa lecture, de son interprétation, du texte. Il s'attache spécialement au chant du Chœur qu'il intitule « Éloge de l'homme » (le premier stasimon).

Je vous en lis quelques passages pour vous donner le ton de la traduction de Paul Mazon :

« Il est bien des merveilles en ce monde, il n'en est pas de plus grandes que l'homme. » Cela peut nous faire sourire, mais voici une phrase de Pic de la Mirandole, un des génies de la Renaissance : « J'ai lu dans les livres des Arabes (par qui les Grecs lui sont venus) qu'on ne peut rien voir dans le monde de plus admirable que l'homme. »

Lacan traduit, goguenard : il y a pas mal de choses formidables mais rien de plus formidable que l'homme.

Mazon : « Il est l'être qui sait traverser la mer grise...qui tourmente la déesse auguste entre toutes, la Terre...par ses engins il se rend maître de l'animal sauvage...Parole, pensée vite comme le vent, tout cela il se l'est enseigné à lui-même, aussi bien qu'il a su en se faisant un gîte, se dérober aux traits du gel. »

Lacan ne cite rien de tout cela qui vante la maîtrise de l'homme.

Il s'arrête sur le passage que Mazon traduit ainsi :

« Bien armé contre tout, il se voit désarmé contre rien de ce que lui peut offrir l'avenir. Contre la mort seule, il n'aura jamais de charme permettant de lui échapper, bien qu'il ait su contre les maladies les plus opiniâtres imaginer plus d'un remède. »

Armé contre tout c'est *pantoporos*, qui peut tout, désarmé contre rien c'est *aporos*, qui ne peut rien. ainsi traduits il y a entre eux une césure. Mais Lacan traduit le premier par : combinard, roublard et le second par : couillonné. Les deux contraires sont ainsi combinés et ne font plus qu'un. Plus de césure à cet endroit.

Elle va être reportée plus loin. D'*aporos ep' ouden erkhetai to mellon*, Lacan dit qu'on le traduit : il ne sera sans ressource vers rien de ce qui peut arriver. Mais, dit-il, il faut accrocher le *ep'* à l'*erkhetai* et non à l'*aporos*. La traduction de Lacan sera : « roublard et toujours couillonné, il n'en rate pas une ». « Cela veut dire qu'il s'arrange toujours pour que des trucs lui tombent sur la tête ».

Plus loin, ce que Mazon rend par : « pour fuir devant les maladies » devient : pour fuir dans les maladies. Lacan de plus en plus goguenard : « Les maladies il s'en arrange, c'est pas du tout ça, c'est lui qui se les fabrique ».

A partir de platitudes, il fait un texte à la Prévert. Le résultat est comique et vrai, et il a été obtenu par la meilleure voie analytique : déplacement de la césure, brisure de la binarité, mot entendu autrement. Lacan soulignera dans la leçon XXVII, dont Marc Darmon va parler, que le comique n'objecte pas au tragique.

Il y a le mot *sophon*, ordinairement traduit par sage. Mazon le tire du côté de la maîtrise du savoir. Lacan rappelle qu'il l'a traduit par « mandaté » dans sa traduction de *Logos* d'Heidegger qui part d'une phrase d'Héraclite. Je ne sais pas comment Heidegger traduit *sophon* en allemand, la traduction française chez Gallimard a choisi : « disposé ». Cette différence dans la traduction d'un seul mot nous ramène à un enjeu fondamental du séminaire. Voyez la leçon XIX (p.400). « Le bien est au niveau de ceci : c'est qu'un sujet peut en disposer. Le domaine du bien est la naissance du pouvoir : je puis le bien. La notion de cette disposition du bien est essentielle et, si on la met au premier plan, tout vient au jour dans l'histoire de ce que signifie la revendication de l'homme, parvenu à un certain point de son histoire à disposer de lui-même. ».

Nous sommes mandatés, Antigone l'est au plus haut point.

Il y a une distinction, une opposition, entre d'un côté les lois du pays, disons les lois civiques et de l'autre la *diké*. Le dico dit que la *diké* c'est la règle, la maxime, la règle de conduite, elle vient des dieux, on s'y engage par serment. Il s'agit que l'homme « fasse dans ce savoir une part aux lois de son pays et à la justice des dieux » (Mazon). Créon, parce qu'il est roi, se permet d'identifier loi civique et *diké*.

Lacan, on peut s'y attendre, bouscule cette opposition. *Pareiron*, Mazon le traduit par : faire une part, signifie insérer, mêler. Pour Lacan c'est : combiner de travers – c'est bien ce que fait Créon et qui le perd. Lacan souligne que les lois du pays sont les lois de la terre puisqu'elles sont *chthonos* – et du coup elles sont aussi celles du monde souterrain et avec ce monde Antigone a des attaches par ses liens du sang avec son frère mort. Elle serait donc « en position de mettre de son côté la *diké* des dieux », cette loi non écrite, non énoncée, qui a « dimension proprement énonciatrice ».

Ordinairement on dit qu'il y a deux personnages tragiques : Antigone et Créon. Lacan rompt la symétrie, pour lui il n'y en a qu'un, Antigone. Créon qui mêle de travers lois de la terre et *diké* le fait par erreur (*amarthia*), et il s'agit de « sa propre erreur ». Tandis que l'*Atè*, vers laquelle va Antigone est celle de l'Autre.

Alors « Antigone est-elle la servante d'un ordre sacré (puisque'elle est en position de mettre de son côté la *diké* des dieux) ou est-elle la servante d'un respect de la substance vivante ? ».

Elle a dit que ni Zeus ni la *diké* n'ont proclamé pour elle la défense qu'a proclamée Créon, donc, dit Lacan, elle « se désolidarise de la *diké* des dieux. » Alors, « sur quoi s'appuie-t-elle ? ».

Sur un horizon, une limite, que les mortels ne peuvent transgresser, qui correspond à « une certaine légalité, conséquence des lois non écrites... de l'ordre de la loi mais qui n'est développé dans aucune chaîne signifiante, dans rien ». Cette limite, cet horizon, est « déterminé par un rapport structural ». Lacan l'affirme à partir du « principe » qu'Antigone énonce à Créon. Le « principe » est celui-ci : s'il s'était agi d'enterrer un mari ou un enfant, je n'aurais pas été contre ta défense, car enfant et mari je pourrais en avoir d'autres, mais un frère je ne peux, mes parents étant morts, en avoir un autre. Et Lacan d'énoncer ainsi la limite, le rapport structural : mon frère est un criminel, tout ce que vous voulez, mais il est ce qu'il est et nul autre ne peut l'être. Il le résume à ceci : « **ce qui est est** ».

Non pas : ce qui est est ceci ou cela, mais : ce qui est est. C'est tout différent du fameux « mon grand-père est mon grand-père » par quoi s'illustre, dans le séminaire *L'identification*, que le signifiant est différent de lui-même. « Ce qui est est » dit l'identique à soi. Il s'agit de l'être « séparé de toutes les caractéristiques des drames historiques vécus », « l'être que le signifiant arrête comme une chose fixe », par opposition aux métamorphoses de l'étant. L'être est dans la synchronie, l'étant dans la diachronie. Dans la leçon suivante Lacan rapporte que Lévi-Strauss lui a dit : « Antigone en face de Créon, se situe comme la synchronie, opposée au rapport de la diachronie ».

Reprise donc de catégories philosophiques sur le fondement de catégories linguistiques. L'être est la conséquence de la coupure du langage « qui scande et coupe tout ce qui se passe dans le mouvement de la vie ». Si l'être c'est la coupure, l'intervalle entre les signifiants, le trou, nous sommes aux antipodes de « l'humanisme » moderne. L'humanisme de Goethe en prend aussi un coup. Goethe à qui l'argument (le « principe ») d'Antigone était insupportable, et qui pensait qu'un philologue viendrait un jour démontrer que c'était là un passage interpolé. À ce jour espoir déçu.

Pour le dire trop vite, l'être est la Chose évidée, la limite de l'*Atè* est celle du symbolique et du

réel, son franchissement produit l'image de la beauté sur laquelle Lacan insiste en raison de sa signification topologique.

Le deuxième mot commençant par *auto* sur lequel Lacan s'arrête est *autonomous*, qui signifie : prenant sa loi en lui-même. Antigone « se présente comme *autonomous* ». Cela tient au « pur et simple rapport de l'être humain avec la coupure dont il se trouve miraculeusement porteur, qui lui donne ce pouvoir infranchissable d'être envers et contre tous ce qu'il est ». Elle se présente donc comme *autonomous* du fait de la coupure qui lui vient du langage, c'est-à-dire de l'Autre.

Juste avant Lacan a dit que c'est « complètement malgré elle qu'elle est là », elle apparaît au dehors (à nous donc) comme « victime et holocauste », « victime au centre du cylindre anamorphique de la tragédie ». Elle ne prend donc pas sa loi en elle-même. Dans la leçon XXI (p.429) Antigone était dite « victime terriblement volontaire ». Il y a d'abord ce qui lui vient de l'Autre: hétéronomie, à quoi elle répond par sa volonté : autonomie.

Au tout début du séminaire Lacan avait annoncé sa « thèse » : la loi morale présentifie le réel, et posé la question : quel sens donner à ce réel ? On a ici un sens : l'être est un trou, un réel. « Autonomie » et « hétéronomie » sont bien sûr à situer par rapport aux énoncés kantien.

Le désir d'Antigone est certes le sien, mais en tant qu'il est d'abord (comme tout désir) le désir de l'Autre. Il est « branché » sur celui de la mère. Désir de la mère qui est, dit Lacan, « fondateur de toute structure ». Je le comprends ainsi : schématiquement, c'est dans la coupure, dans l'intervalle signifiant, qui est, on vient de le voir, le lieu de l'être, que le désir de la mère, Autre primordial, intervient (*Che vuoi ?*) et c'est avec la réponse (la cession de l'objet *a*) que la structure est mise en place, ce qui se lit dans le Graphe, référence topologique sur laquelle Lacan s'appuie à plusieurs reprises dans ce séminaire.

Du désir d'Antigone Lacan dit : « Antigone mène jusqu'à la limite l'accomplissement de ce qu'on peut appeler le désir pur, le pur et simple désir de mort ». Qu'est-ce que le désir « pur » ? Dans cette phrase c'est le désir de mort. Y a-t-il d'autres désirs « purs » que le pur désir de mort qui évoque la mélancolie ? La volonté d'Antigone apparaît comme l'effet de ce désir. Si c'est le cas il n'y a pas chez elle d'opposition entre désir et volonté. Quant à sa lamentation (*kommos*) comment la situer par rapport à ce « désir pur » ?

Lacan citera une nouvelle fois (leçon 25 p. 526) le « désir visible » (*himeros énarques*) qui se dégage des paupières de la jeune fille » dont parle le Chœur, cette illumination violente qui, dit-il « coïncide avec la réalisation de l'*Atè* » c'est-à-dire avec la réalisation du désir de mort. Il nomme alors ce désir visible « désir de rien, rapport de l'homme à son manque à être » (à son être qui est un manque). Le « désir de rien » ? ce n'est certes pas la banale envie de rien, Lacan le fait résonner avec le *ex nihilo* autour de quoi, dit-il, « se tient Antigone ». Le *ex nihilo* est ce dont sort toute création. Cela nous ramène à l'alternative : servante d'un ordre sacré ou d'un respect de la substance vivante ? Elle n'est pas la servante d'un ordre sacré car l'être tel que Lacan nous le présente n'est pas à sacrifier. Elle est donc la servante – dans la mort – d'un respect de la substance vivante. Substance chez Lacan est toujours à entendre étymologiquement : ce qui se tient en-dessous. C'est le trou de l'être, ce « *nihil* » qui est la substance vivante. Antigone s'en fait la servante en « immortalisant », dit Lacan, « cet être essentiel qu'est l'*Atè* familiale ». Elle l'immortalise en le poétisant.

Transcription et accord de Valentin Nusinovici.

Relecture Érika Croisé Uhl, Dominique Foisnet Latour.